



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 111



Copyright © 2007 Lorenzo Di Mauro. All rights reserved.

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

CHUCK RANSOM (Chuck Norris Experiment)

Mister BEATMAN (Voodoo Rhythm Records)

HERVE (Guttercats)

THREE HEADED DOG

KIKI (les Fossoyeurs)

BIBI & MARION (Konstroy)

Joey SKIDMORE

Johan ASHERTON

SEFAN (No Balls Records)

MANU (Zone Onze Records)

JAY (Cosmic Trip)

RIP :

Lesley GORE

Leonard NIMOY

RONAN (Barrocks)

Cynthia POWELL-LENNON

Bob BURNS (Lynyrd Skynyrd)

Lundi 6 avril 2015 ; 14:46:17 (Easter time)



Johnny EARL : Swing me baby (CD, Patricia Records/ Foottapping Records)

L'américain Johnny Earl est un vieux routier de la scène rock'n'roll d'outre-Atlantique. Au bas mot un quart de siècle à tenter de retrouver l'esprit presleyen sur des disques déferents et lors de concerts sur lesquels plane l'ombre tutélaire du King. Pour faire bonne mesure, il a même obtenu l'adoubement de Lisa Marie, la fille de qui vous savez, qui l'a carrément appelé "Mr Rock & Roll", un qualificatif qui vaut ce qu'il vaut, certes, mais qui fait toujours bien sur une carte de visite. Plus intéressant, le fait que, depuis de nombreuses années, Johnny Earl travaille régulièrement avec les Jordanaïres, le groupe vocal qui, à partir de 1956, a su enjoliver les disques d'Elvis sans, du moins dans un premier temps, les faire tomber dans la variété. Ce n'est qu'à partir des années 60 que ça s'est gâté, mais c'est une autre histoire. Sur ce nouvel album, Johnny Earl reprend donc une recette largement éprouvée, à savoir balancer originaux ou reprises interprétés à la manière de. Et c'est parfois assez bluffant. C'est évident sur les morceaux directement extraits du répertoire d'Elvis ("Paralyzed", "Finders keepers losers weepers", "A fool such as I", "I forgot to remember to forget", "Rock a hula baby", "Too much" ou "Don't be cruel"), mais ça le fait aussi sur les 10 originaux (la moitié de l'album) signés Johnny Earl lui-même. Le bonhomme doit écouter les disques d'Elvis depuis qu'il est en âge de faire la différence entre un pot de beurre de cacahuète et une Cadillac rose. Il en a assimilé toute la substantifique moelle. Au point de retrouver les intonations et tics vocaux de son idole. Vous passez quelques-unes des chansons de cet album dans un blind-test, et un auditeur un peu distrait pourrait aisément s'y laisser prendre (un peu comme certains disques de Charlie Rich, un vrai contemporain d'Elvis, lui, pour le coup). Et quand les Jordanaïres entrent dans la danse, on frise le mimétisme. Le groupe apparaît sur 6 chansons (dont le medley "Hello Mary Lou/ It's late", qui rend autant hommage à Ricky Nelson qu'à Gene Pitney ou Dorsey Burnette), plus une septième qu'ils interprètent seuls, sans Johnny Earl (la reprise du bien nommé "Rock & roll religion", qu'une première mouture des Jordanaïres avait fait paraître en 1956). Des Jordanaïres qui, au moment d'enregistrer ces titres, n'avaient évidemment plus grand chose à voir avec le groupe des années 50, à cause des nombreux décès qui ont décimé la formation au fil du temps. Des Jordanaïres qui, aujourd'hui, officiellement, n'existent plus, depuis le décès, en 2013, du dernier survivant de la grande époque, le ténor Gordon Stoker. Elvis est mort (enfin, en principe, parce que vu le nombre de gens qui l'ont vu apparaître en chair [surtout en chair] et en os à la sortie d'un quelconque fast-food dans les bleds les plus improbables du fin fond des Etats-Unis, on peut s'interroger), il nous reste Johnny Earl pour faire comme si.

HEY ! MISTER GROGAN - A TRIBUTE TO CRAZY CAVAN & THE RHYTHM ROCKERS (CD autoproduit)

1970, quelque part au sud du Pays de Galles, un groupe se forme et décide de faire revivre l'esprit teddy boy et rockabilly, Crazy Cavan & the Rhythm Rockers. Encore faut-il préciser que la genèse du groupe remonte même à 64, avec la formation de Count Dracula and the Vampires, dans lequel on trouve déjà 3 des futurs Rhythm Rockers, dont "Crazy" Cavan Grogan lui-même, ci-devant chanteur, et les guitaristes Lyndon Needs et Terry Walley. Tous 3 faisant encore partie du groupe aujourd'hui, 45 ans plus tard, de même que le batteur Mike Coffey. Seul le poste de bassiste a connu une paire de changements de titulaires. Crazy Cavan & the Rhythm Rockers qui sortent leur premier 45t en 73, sur leur propre label, Crazy Rhythm Records, et leur premier album en 75. Depuis, les disques se sont alignés, le groupe compte aujourd'hui une quinzaine d'albums à son actif. Crazy Cavan & the Rhythm Rockers qui peuvent sans barguigner être considérés comme les pères, biologiques, spirituels et putatifs (tout ça réuni), du revival rockabilly qui déferle sur l'Europe depuis plus de 4 décennies. D'où l'idée du concepteur de cette compilation de leur rendre hommage par l'intermédiaire d'une dizaine de formations françaises elles-mêmes adeptes de rythmes dingos. Avec quelques vétérans, Betty & the Bops, Nelson Carrera and the Dixie Boys, Tony Marlow (le guitariste de Betty & the Bops apparaît donc 2 fois, avec le groupe et en solo), Mac Gregor ou Malbaré, et quelques jeunes pousses, les Spunboys (cependant aidés par le chanteur hollandais Ronnie Nightingale, qui affiche plus de 30 ans de carrière au compteur), les Spynkers, Woodcutters, Corrupted ou les Blood Teds. Savant dosage d'expérience et de fougue donc. Quant au répertoire, quelques-uns des grands classiques "cavaniens" sont évidemment au programme, "Teddy boy rock'n'roll", "Bop little baby", "Caroline", "Old black Joe" ou "Bop pretty baby". Notons néanmoins 2 curiosités, l'original "Crazy bout Rockers Rhythm" écrit spécialement pour l'occasion par les Spunboys, mais qui reste évidemment dans

l'esprit, et l'adaptation française de "Caroline", devenue "J'ai trop bu Caroline" (sous la plume de Lucky Blondo, damned), par Malbaré, la chanson étant la seule à figurer 2 fois sur le disque, puisque Nelson Carrera, lui, s'offre la version anglaise. Sympathique initiative qui redonne un coup de projecteur sur un groupe injustement méconnu hors de la scène rockabilly, particulièrement sous nos latitudes où le genre, hormis un cercle d'initiés, certes dynamique, peine à sortir de l'ombre.

TAMBOURS DU BRONX : Corros (2CD, At(h)ome - www.label-athome.com)

Les Tambours Du Bronx dégagent une animalité certaine. Il y a d'abord le rhinocéros, puissant, qui leur sert d'emblème depuis toujours. Aujourd'hui, s'y ajoute le corbeau, oiseau de malheur, oracle de temps difficiles, porte-drapeau de ce nouvel album. Mais les Tambours Du Bronx, c'est surtout une hydre à 16 têtes, qui défend mordicus son territoire, aussi difficile à éradiquer que son ancêtre de Lerne, qui n'a succombé que sous les coups d'un demi-dieu. Allez donc trouver un demi-dieu par les temps qui courent ! Et quand bien même, qui pourrait venir à bout de l'énergie régénératrice d'une horde de barbares qui battent la campagne depuis bientôt 3 décennies ? Ils en ont vu d'autres, sous toutes les latitudes, dans toutes les conditions. Les Tambours Du Bronx sont des survivants, ils ont le cuir tanné et le prouvent avec ce nouvel album. Un disque qui se décline de manière duale. Une première rondelle électro, avec les synthétiseurs et les pads qui se confrontent aux fûts de 200 litres caressés à coups de manches de pioche. Ce sont les Tambours Du Bronx qu'on connaît depuis de nombreuses années, en version industrielle, au tribalisme post-apocalyptique, qui écrivent la bande-son d'une société napalmée au dioxyde de carbone et à l'incontinence de centrales nucléaires cacochymes. Ces Tambours Du Bronx sont les cousins de Mad Max et de Snake Plissken. Ils sont même trouvés quelques camarades de jeu, qu'ils ont imbringués dans leurs errances mécaniques, comme Jaz Coleman (Killing Joke) ou Andreas Kisser (Sepultura), histoire d'avoir quelqu'un avec qui partager le frichti au milieu du no man's land musical dans lequel ils doivent se sentir bien seul. Quant à la seconde partie, elle se veut plus acoustique, en revisitant des titres issus de toute leur discographie (6 albums studio avant celui-ci), l'occasion de se replonger dans quelques morceaux oubliés, puisque, selon les fluctuations de personnel, les influences diversifient parfois grandement l'ambiance sonore des Tambours Du Bronx, ce qui, jusqu'à présent, leur a évité l'écueil de la redite et de la répétitivité, une gageure compte tenu de la formule du groupe. Ce qui leur permet aussi de franchir allègrement le passage de la scène au studio, pas si évident que ça pour un groupe dont l'expressivité prend évidemment tout son sens en live, mais qui parvient néanmoins à apprivoiser le studio et à rendre tout aussi vivante qu'en public une musique sans équivalent.



ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

SOUNDCRAWLER : The dead-end host (CD, Klonosphere)

Soundcrawler aime les ambiances. Ambiances musicales, entre métal iridescent et stoner compact, avec force riffs de guitares torrides, chant incantatoire, rythmes envoûtants. Ambiances obsessionnelles, ce disque sent le soufre et se balade dans un décor post-apocalyptique, où la désolation rivalise avec le désespoir. Et Soundcrawler résume tout ça dans sa discographie. "The dead-end host" est le deuxième volet d'un diptyque contant les aventures d'un personnage qui ne se complait que dans des contrées et des paysages dévastés. Chaque titre, angoissant, vous entraîne vers de nouveaux horizons, tous plus inhospitaliers les uns que les autres. Chaque chanson, usinée comme un Panzer, décrit un avenir pas franchement guilleret, en une sorte d'illustration sonore du réchauffement climatique qui est doucement en train de nous rattraper, même si nous ne voulons ni le voir ni l'admettre. Pourtant, faut se faire une raison, la Terre va bientôt ressembler à un immense désert, quand le Sahara aura fait sa jonction avec Gobi, le Grand Rouge et l'Atacama. Certains y seront plus préparés que d'autres. Soundcrawler seront de ceux-là, même si, pour l'instant, leur entraînement ne consiste qu'à écrire quelques ritournelles étouffantes, et se fendre de quelques clips surchauffés. Certains apprennent bien à piloter grâce aux jeux vidéo. Sûr que le monde dans lequel évolue Soundcrawler n'a rien de la carte postale de vacances, que le groupe n'entrevoit aucune issue de secours, et que le fond de l'impasse se rapproche à une vitesse voisine de l'inéluctable, mais, après tout, on l'a bien cherché, en ne voulant ni voir ni entendre les signaux alarmants déclenchés par de nombreux visionnaires depuis plusieurs décennies. Soundcrawler ne fait que traduire tout ça en musique, composant la fond sonore de notre futur en capitotade. On aura peut-être l'air malin quand on se battra pour une bouteille d'eau, mais au moins aura-t-on la musique adéquate pour soutenir ces scènes de fin du monde. On se console comme on peut.

BASTON LABAFFE : N° 1 L'oral et les cris (CD fanzine)

A l'heure où le fanzine passe de plus en plus du papier à la toile (la "442ème Rue" paraît encore sur papier, tout en étant aussi disponible en PDF sur le site, l'honneur est sauf), l'initiative du créateur de "Baston Labaffe" mérite d'être soulignée et soutenue, puisqu'il s'agit d'un audio-zine, un format inhabituel donc. Je l'ai reçu sur CD, et rien n'indique s'il est disponible quelque part en téléchargement, mais j'imagine que, si tel n'est pas le cas, ça pourrait le devenir si le zine perdure. Affaire à suivre. En attendant, délectons-nous des 75 minutes audio de ce premier opus. Petit comparatif des avantages et des inconvénients de la formule. Avantages tout d'abord. On a certes les mots, mais on a aussi la musique, ce qui, pour un zine musical, est évidemment primordial, et tout aussi logiquement impossible à rendre sur papier (pour ça, il y a la radio, mais c'est une autre aventure). Autre point positif, dans le cas des interviews, on a les propos bruts de décoffrage des interviewés, avec leurs propres mots, les intonations de voix, les accents, les rires, l'ambiance, toutes choses là aussi impossibles à rendre sur papier. Côté inconvénient, je n'en vois guère qu'un, c'est que, dans le cas des groupes étrangers, les interviews sont évidemment disponibles dans la langue où elles se sont déroulées. Ici, pour 2 groupes francophones, on en a 2 anglophones. Je parle anglais, ça ne me dérange pas, mais, pour un non anglophone, ça devient forcément difficile. Et j'appréhende le jour où le zine décidera d'interviewer un groupe allemand, italien, péruvien, indonésien, que sais-je encore, et que ce groupe ne s'exprimera que dans sa langue natale. Ça risque d'être chaud. Même si le risque est minime, puisque, en général, dans le petit monde du rock'n'roll, l'anglais reste souvent la langue de prédilection. En même temps, je ne vois pas comment franchir cet écueil linguistique. Une éventuelle traduction orale alourdirait considérablement le propos, et tomberait forcément à plat après l'interview elle-même. Bref, pas trop de moyen de faire autrement. Mais l'inconvénient de la langue est largement contrebalancé par les points positifs générés par le format audio. Côté sommaire, on a 6 grands chapitres au programme. Pour les interviews, on trouve the Brains, groupe psycho-métal québécois, francophone, avec le délicieux accent des rives du Saint Laurent, the Baboon Show, groupe rock'n'roll suédois, mixte, 2 filles, 2 garçons, dont j'imagine que c'est la chanteuse, Cecilia Boström, qui répond aux questions, en anglais, puisque les scandinaves sont parfaitement bilingues, Banane Métalick, l'excellent groupe psycho rennais, Ced, le chanteur, nous faisant part de ses réflexions, et the Quakes, groupe psycho américain, des vétérans avec leurs presque 30 ans d'âge, Paul Roman, le chanteur et guitariste, se retrouvant devant le micro. Autre mini interview, celle de Stef, le bassiste du légendaire groupe hardcore parisien Flitox, qui revient sur un de ses souvenirs de concert. Le zine est complété par un micro-trottoir,

réalisé en mai 2014, devant le Bataclan, à la sortie d'un concert des Shériff, quelques spectateurs annonçant leur chanson préférée du groupe, et en chantant quelques mesures. Typiquement le genre de truc impossible à rendre sur papier, et qui trouve donc ici parfaitement sa place. Au final, une initiative sympathique dont on espère qu'elle se renouvellera, même si ça demande quand même un sacré boulot au niveau du montage. Si j'osais une suggestion, ce serait peut-être d'inclure une petite présentation orale de chaque groupe, et des conditions de l'interview (date, lieu, qui répond aux questions), histoire d'avoir une idée du contexte. Je sais, la critique est aisée.

rrrrrr

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7,5 €
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP
16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 €
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7,5 €
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4
tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10 €
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP
3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7,5 €
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8 €
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE
R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll -
Grey vinyl - 7,5 €
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the
Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band - 15 €
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast
(LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Downlaod
code - Black vinyl - 23,5 €

The JUKE JOINT PIMPS : Boogie pimps (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodoohythm.com)

Les Juke Joint Pimps ont réussi à téléporter Chicago sur les bords du Rhin, bel exploit pataphysique. Le duo est originaire de Cologne, mais sonne comme s'il avait passé sa vie sur les rives du lac Michigan, et, accessoirement, ses vacances sur les berges du Mississippi, dans le Delta. Trio à l'origine, né en 2004, les Juke Joint Pimps sont aujourd'hui un duo guitare-batterie, largement suffisant pour jouer ce blues cradingue digne des rades les plus revêches des quartiers sud de Windy City ou des honky tonk les plus salaces des bords de la Highway 61. Les Juke Joint Pimps ont le blues à fleur de peau, un blues méchamment électrique et juteux, comme on sait le cracher dans les grandes métropoles. En témoigne leur reprise de "You'll be mine" de Howlin' Wolf (morceau écrit par Willie Dixon), qu'on jurerait extirpé de quelque séance arrosée des studios Chess. Surtout que les Juke Joint Pimps, outre la guitare et la batterie déjà évoquées, ajoutent un harmonica à la sauce, ce qui n'est pas sans nous rappeler les exactions d'un Little Walter ou d'un Junior Wells. Ce blues urbain est le véritable fond de commerce des Juke Joint Pimps. Qu'ils agrémentent parfois de sonorités slide que n'aurait pas renié un Elmore James. Pour autant, le duo n'en oublie pas les racines rurales de la chose, comme lorsqu'ils reprennent l'obscur "A thing you gotta face" du non moins obscur Polka Dot Slim, spécialiste du swamp blues louisianais, glauque, saumâtre et venimeux. Pour mieux rendre le grain et les aspérités de ce blues vintage, les Juke Joint Pimps ont évidemment enregistré ce disque en analogique, en 2 jours seulement, et quasiment sans overdub. De toute façon, quand on n'est que 2, il n'y a guère d'autre façon que le live pour travailler. On imagine mal les grands anciens se perdre dans les méandres du digital pour accoucher de leur musique. C'est aussi ce qui fait qu'elle n'a pas perdu une once de sa fraîcheur d'esprit.

KING AUTOMATIC : Lorraine exotica (CD, Voodoo Rhythm Records)

Je sais bien qu'un magicien ne dévoile pas ses trucs au premier venu, mais bon, faut quand même admettre que, si King Automatic est capable de jouer tout à la fois de la guitare, des claviers, de la batterie, de l'harmonica, de l'accordéon et de chanter par-dessus le bazar, c'est qu'il y a une astuce, que je m'en vais vous révéler derechef : il est capable de se dupliquer. Oui même Michu, c'est comme je vous le dis. En fait, King Automatic, c'est 5 bonshommes en 1. Y a qu'à mater la pochette de son quatrième album, on voit nettement qu'il est 5. En revanche, sur scène, il est fort le bougre, parce qu'on ne voit qu'une personne. J'ai eu beau scruter tout partout, derrière l'ampli, dans la grosse caisse, voire même dans le public, j'ai jamais aperçu aucun de ses avatars. Je ne sais pas comment il fait. Il peut s'aider de quelques machines, c'est quand même pas possible qu'il soit tout seul. C'est comme la femme coupée en rondelles ou le type enfermé dans sa malle d'osier que le magicien transperce de 50 000 épées et qui ressortent de tout ça frais comme des gardons, vous ne me ferez jamais croire qu'il n'y a pas quelque chose de louche là-dessous. En attendant de percer ce secret si bien gardé, autant se détendre en écoutant son dernier disque. Et là, nouvelles questions existentielles. Parce que, en plus d'être plusieurs dans son corps, le lascar nous fait le coup de la variété musicale. D'accord, la pâte de la tarte, c'est toujours du blues foutraque et dézingué. Jusque là, j'ai à peu près compris le principe. C'est au niveau de la garniture que ça se corse. Plutôt que la banale pomme rock'n'roll délicatement tranchée, c'est plutôt la macédoine de légumes qui se retrouve largement étalée sur la frangipane. Y a du rythme caribéen, y a du folklore slave (les 2 parfois mélangés comme dans "La vampira del Raval", puisqu'il paraît que le King aurait des origines ukrainiennes, voilà encore une pièce qui manquait au puzzle, comme si on avait besoin de ça), y a de l'électro, y a du garage, y a du yéyé (ja ja, comme diraient nos cousins teutons à l'écoute de la reprise des "Dalton" de Joe Dassin, et là, le mystère s'épaissit encore un peu plus, au point de ne plus savoir à quel Elvis se vouer), y a de la ronde lorraine (normal, c'est un autochtone, "En passant par la Lorraine", il a dû fredonner ça avant de savoir parler, il n'a pas pu résister à nous le tartiner ici), y a du trash (quand même, c'est un pré-requis pour un one man band), y a du trompe-l'oeil (enfin, plutôt du trompe-l'oreille, son "Des barbelés sur la prairie" n'ayant rien à voir avec celui de Ludwig Von 88, et pas beaucoup plus avec Lucky Luke, si on ne peut plus se fier à ses classiques). Bref, c'est pas demain qu'on va lui piquer sa place au King Automatic, le temps qu'on découvre tous ses trucs jalousement gardés, on se sera déjà installé sur Mars, ce qui ne devrait pas lui déplaire au demeurant, il y trouverait sûrement de nouvelles occasions de brouiller les cartes.

NOT SCIENTISTS : Destroy to rebuild (CD, Kicking Records/ Delete Your Favorite Records)

Avec le CV de ses membres (2 ex Uncommonmenfrommars et 1 No Guts No Glory), dès sa formation, Not Scientists était attendu au tournant. Virage brillamment négocié début 2014 avec un premier EP, confirmé l'automne suivant avec son petit frère. Restait plus qu'à passer à l'étape album, que voici que voilà. Un truc pondu sans souci apparent, et reçu sans plus de problème par l'auditeur impatient. En 11 titres, Not Scientists fait la preuve que le punk-rock peut être joyeusement mélodique sans sombrer dans la facilité ni la pop pathétique. Des ritournelles facilement mémorisables ("Broken pieces"), qui envoient néanmoins le bois pour coller à l'étiquette punk revendiquée par le groupe. Sous d'autres latitudes, on appelle ça pop-punk, ce qui veut bien dire ce que ça veut dire. On apprécie le côté instantané de mecs qui ne se prennent pas la tête à alambiquer une musique dont la vertu première a toujours été la simplicité et la spontanéité. On goûte aussi l'énergie déployée dans l'alignement de riffs sobres et infaillibles. Not Scientists ne devrait décevoir personne, surtout pas les fans des défunts martiens à la rareté devenue légendaire.

The GREYGUTS : Pristine sexual device (CD autoproduit)

Ca foisonne toujours autant du côté de la scène indépendante, les caves résonnent encore d'accords délurés, et les groupes pullulent dans les souterrains de la notoriété. Genre les Greyguts, qui existent depuis une demi-douzaine d'années, mais dont je n'avais encore jamais entendu parler. Me suis jamais trouvé à les voir en concert, bien qu'on semble fréquenter les mêmes lieux interlopes. En même temps, jusqu'à la parution de ce premier album (eux disent EP, mettons mini-album alors), ils n'avaient sorti qu'un EP, et c'était en 2009, une paille. Entre-temps, ils ont bouffé du kilomètre, sur les routes de France et de Navarre, du kebab, y a pas de raison, et sûrement un peu de salpêtre, dans leur local de répétition, ce qui ne peut jamais faire de mal à tout bon groupe de rock'n'roll qui se respecte. Parce que du rock'n'roll, c'est justement ce que glaviote le trio, en 8 titres tirés au cordeau, tendus comme un épileptique sous speed, et dont aucun ne dépasse les 3 minutes. Si vous cherchez chez eux les nouveaux Pink Floyd, passez votre chemin. Les Greyguts, c'est du rock'n'roll tendance punky et vunchy, avec supplément de horions bien placés dans les bons chicots. Eux-mêmes qualifient leur musique d'amphétamine-pop. L'image est marrante, et non galvaudée. Les Greyguts s'inscrivent dans la mouvance des power-trios remontés comme des coucous suisses, nerveux comme des dealers en plein négoce, frétilants comme une jeune mariée le soir de ses noces.

CJ RAMONE : Last chance to dance (CD, Fat Wreck Chords - fatwreck.com)

A l'heure où les 4 Ramones originaux sont tous morts, Tommy, le plus résistant, ayant lâché la rampe à l'été 2014, ils ne sont plus que 2 à entretenir la flamme du groupe. A ce petit jeu, c'est Marky qui se pose définitivement comme le gardien du temple avec son dernier groupe en date, Blitzkrieg, carrément un tribute band au groupe auquel il aura été fidèle pendant 13 ans. Ceci étant, avec ses groupes précédents, les Intruders ou les Speedkings, Marky engrangeait déjà pas mal de titres des Ramones dans son répertoire. Ramones un jour, Ramones toujours. Pour ce qui est de CJ, le bassiste qui avait remplacé Dee Dee en 89, l'hommage est plus subtil. Avec les groupes qu'il avait formés, soit en marge des Ramones (los Gusanos), soit après le split (Bad Chopper), CJ n'avait jamais semblé vouloir trop jouer sur sa filiation putative avec ses faux frangins. Pourtant, fan du groupe quand il l'avait intégré, il s'était si bien glissé dans les Converse, les jeans troués et le Perfecto qui en constituait l'uniforme immuable qu'il avait même poussé le mimétisme jusqu'à acquérir une basse Mosrite pour faire pendant aux guitares de Johnny. C'est donc peu dire que CJ était un Ramone, un vrai. Pourtant, plus jeune que les autres, et avec une histoire commune moins longue, il avait toujours préféré s'en démarquer lors de ses efforts précédents, se présentant comme un adepte de gros rock'n'roll qui tache et qui grésille. Jusqu'à ce premier album solo, où, cette fois, il ne peut plus cacher son passé de délinquant ramonesque. L'essentiel des 12 titres fleurant bon les acrobaties punk'n'roll chères aux Dalton new-yorkais, avec la même concision binaire (l'album fait moins d'une demi-heure), les mêmes refrains accrocheurs ("Understand me ?", "Pitstop"), le même traitement acidulé ("You own me"). Finalement, CJ a peut-être produit le meilleur album des Ramones depuis la séparation de ces derniers en 96. A l'écoute, on se dit que, si les frangins n'avaient pas eu le bon goût de mourir avant de devenir trop vieux, et si, par mégarde, ils avaient décidé de se reformer pour fêter le vingtième anniversaire de leur divorce, ils auraient sûrement pondu un truc qui

aurait bigrement ressemblé à ce disque. CJ vient sûrement de rendre le plus bel hommage qui soit à son ancien gang de détresseurs punk. D'autant que sa voix sait se faire plus caressante que dans ses groupes précédents, pour mieux se couler dans un moule parfaitement siliconé et parfaitement malléable à la prescription ramonesque qui tient lieu de cahier des charges. La seule exception étant le morceau final, "Clusterfuck", plus punk, plus hardcore, sur lequel CJ retrouve les accents hargneux et agressifs de sa jeunesse insouciante. Enfin, dernier clin d'oeil à ses brigandages passées, comme les Ramones se plaisaient à inclure au moins une reprise sur la plupart de leurs albums, CJ en fait de même en laminant le "Long way to go" d'Alice Cooper (à l'époque où c'était encore un vrai groupe, l'original étant extrait de l'album "Love it to death" en 71), et en le décapant façon kids de Forest Hills. Sauf que là, exceptionnellement, c'est pas lui qui le chante, mais Tony Cadena, le chanteur des Adolescents, qui retrouve au passage ses potes Steve Soto, usuellement bassiste du groupe californien, que CJ a débauché pour devenir l'un des 2 guitaristes de son groupe, et Dan Root, l'autre pistolero des Adolescents. Quant au batteur, c'est David Hidalgo Jr, qui officie au sein de Social Distortion.

CHUCK NORRIS EXPERIMENT : Respect the Chuck America (CD, Strange Magic - www.strangemagicrecords.com)

Il y a un peu plus de 10 ans, à Göteborg, Suède, sur les cendres encore fumantes de Rickshaw, naissait the Chuck Norris Experiment, furieux quintet prônant l'amour du rock'n'roll pour seul credo. Un rock'n'roll électrique et sauvage, orange et tempétueux, implacable et conquérant, à l'image des rudes contrées nordiques et de ses anciens habitants quand ils partaient razzier les riches terres d'une Europe médiévale qui, pendant 200 ans, tremblait à la seule évocation de ces guerriers farouches. Aujourd'hui, Chuck Norris Experiment, c'est un peu le deuxième effet viking. Ils ont juste troqué leur drakkar contre un van, et ne remontent plus les rivières mais utilisent un plus moderne réseau autoroutier pour mener leurs raids dévastateurs. Le truc marrant c'est que, au fil des changements de personnel, Chuck Norris Experiment se retrouve aujourd'hui avec 3 anciens Rickshaw dans ses rangs, preuve que les canailles ont la vie dure et qu'on ne se débarrasse pas d'eux si facilement. Chuck Norris Experiment a déjà fait paraître 6 albums, dont 1 live, un split avec Nick Oliveri, un semi-remorque de 45t, et quelques compilations pour les ceusses qui auraient besoin d'une séance de rattrapage. Comme celle qui nous concerne aujourd'hui, et qui n'est rien d'autre qu'une mise à jour de celle parue en 2012, "Best of the first five" (il m'en reste quelques exemplaires de celle-ci, puisque la "442ème Rue" l'avait co-produite, dépêchez-vous avant qu'il ne soit trop tard). "Respect the Chuck America", outre le fait que cette compilation se penche toujours sur les 5 premiers albums, avec quelques ajouts, y additionne également une poignée d'extraits de l'unique album des Chuckies, version acoustique de Chuck Norris Experiment, album paru en 2009. Strange Magic ayant fait paraître cette nouvelle compilation à l'occasion d'une mini tournée californienne effectuée par le groupe suédois fin janvier de cette année. Le groupe est d'ailleurs coutumier du fait, puisque, au fil du temps, sa discographie s'est déjà enrichie de plusieurs pressages limités analogues. Comme en 2009 avec la sortie, sur le label allemand No Balls, d'une série de 4 singles vinyl (5", format CD), avec 4 couleurs de pochettes différentes, tirés à 30 exemplaires chacun, à l'occasion d'un concert donné à Francfort. En 2011, c'est pour un concert au Pitcher de Düsseldorf que le groupe produit une compil CD exclusive. Et en 2014, c'est pour un show à Bischofswerda, toujours en Allemagne, que Strange Magic, déjà, fait paraître un split CD que Chuck Norris Experiment partage avec les allemands d'Egyptian Gay Lovers, eux aussi à l'affiche de ce gig. Autant de disques qui font le bonheur des fans de base. Comme celui-ci, qui, en 18 titres, balaie une discographie qui commence à causer. Avec la plupart des chevaux de bataille du groupe, "Taking out Berlin", "Dead central", "Back in your cage", "You got it coming", "Cold blood", "The roof is about to cave in" (perso, un de mes préférés), "Bullshit City" (un anti-hommage à leur ville d'origine), ou l'inusable "Senorita (Lookout)". Sans oublier le truculent "Psycho man", avec Texas Terri en invitée de luxe, ou les versions acoustiques de "The roof is about to cave in" et "158", histoire de se remettre de ses émotions. Tout ça ne fera que raviver les regrets de leurs fans français, qui n'ont encore jamais eu l'occasion de reprendre tous ces refrains en chœur en concert, puisque Chuck Norris Experiment n'a jamais poussé ses chevauchées jusque dans nos bucoliques campagnes. Pour ma part, je me fais mon petit pèlerinage annuel outre-Rhin (pays où le groupe se produit probablement le plus) pour aller écluser quelques pintes avec eux, et m'injecter ma dose de rock'n'roll séminal et salvateur. Ça fait des frais, en essence, en curry wurst et en bière, mais quand on aime, on ne compte pas.

THREE HEADED DOG : Howling at the sun (CD, Closer Records - www.closerrecords.com)

Sûr, si Cerbère avait su jouer de la lyre, primo, il aurait sûrement été moins aigri, deuxio, il aurait probablement pu faire un truc approchant de ce que balance Three Headed Dog. Si nos 3 clébards ont choisi ce nom, on ne peut qu'y déceler une certaine logique. Sans compter un hommage évident à Roky Erickson, mais c'est une autre histoire. Un chouia de chronologie tout d'abord. Les 3 membres de Three Headed Dog se connaissent de longue date, pour avoir usé leurs fonds de culotte chez Holy Curse puis au sein de Dimi Déro Inc. Pas étonnant que leur musique présente une telle cohésion, qu'elle soit si ramassée, si appliquée. Ce que la formule en trio ne fait que renforcer, forcément. Une musique houleuse, tumultueuse, tellurique, aussi sombre que les Enfers d'où elle semble être issue. On note une certaine filiation avec quelques groupes australiens générateurs d'ambiances tout aussi torturées et ténébreuses (Beasts Of Bourbon, Died Pretty), ce que la présence de Brent Williams (clavier des New Christs) et de Tamara Dawn et Stacey Coleman (guitaristes déchaînées des Hits, ici aux chœurs, façon sirènes aguicheuses) ne peut qu'accroître. Three Headed Dog, c'est l'alliance d'une guitare acérée et vibrante, d'une batterie minimaliste, où le gong drum prend ses aises, et d'une basse vrombissante. Pour le chant, c'est facile, les 3 médors se le partagent, soit séparément, soit en duos, soit carrément en trio, souvent, ce qui lui donne une ampleur sidérante, ou infernale, selon votre façon de voir les choses. Tout ça au service de compositions fouillées, travaillées, chantournées. Foin de pop-song ici, on est plutôt dans l'éruption sonore, la tectonique des plaques appliquée au rock'n'roll, la dérive de la double croche. Three Headed Dog a pris son temps pour concevoir ce premier album, bien leur en a pris, ça valait la peine d'attendre. Un disque qu'on n'est pas près d'user, dont on n'est pas près de se lasser. Du moins si on a un minimum de goût.

INTERNET

Le label parisien **Slow Death** vient de créer une filiale, **Nineteen Something**, dédiée à la réédition en vinyl des albums des **Thugs** (après les CD réédités par **Crash Disques** il y a quelques années). Pour l'heure, "I.A.B.F." et "Still hungry still angry" en ont déjà bénéficié. Outre l'édition physique, Nineteen Something se lance aussi dans l'édition digitale avec les 3 albums des **Dirty Hands**, autre groupe angevin, en attendant ceux des **Thompson Rollets**, **Scuba Drivers**, **Sixpack** et **Casbah Club**. On peut parler d'oeuvre de salut public. C'est ici que ça se passe : www.nineteensomething.fr @@@ Plein de joyusetés ska et punk, ou ska-punk, chez **Mad Butcher** avec **Laurel Aitken**, **Casino Royale**, les **Partisans**, the **Oppressed**, the **Movement** ou **Redska**. Pas mal de rééditions dans tout ça, souvent en vinyl de couleur. Ces allemands ont du savoir-vivre : www.madbutcher.de @@@ N° 45 de **Que Vive Le Rock Libre**, la feuille d'info du label **Trauma Social**, téléchargeable ici : www.traumasocial.fr @@@ Le groupe post-rock-sludge italien **Ornaments** sera en tournée en France en mai, l'occasion d'aller écouter de quoi il retourne : www.ornamentsmusic.com @@@ Nouveau split single, partagé avec **Eggnogg**, pour le groupe de Washington DC **Borracho**. Pour amateurs de grosses guitares burnées : BorrachoMusic.com @@@ **Deviance** édite le n° 27 de sa lettre d'info, disponible ici : <http://steph.deviance.free.fr> @@@ Le groupe norvégien **Satyricon** va bientôt sortir un double CD/DVD enregistré live à l'opéra d'Oslo, avec un chœur complet de chanteurs lyriques, sur le label **Napalm Records**. Contre toute attente, à en juger par la vidéo qui circule déjà sur le net, c'est assez bluffant, le black métal du groupe se mariant plutôt bien avec les envolées chorales des chanteurs. Comme quoi... Sur le même label, nouvel album de **Coal Chamber**, après 13 ans de silence radio. Le truc s'appelle "Rivals", et on peut y entendre l'hyperactif **Al Jourgensen** sur un titre. Yeah ! : www.napalmrecords.com @@@ Un nouvel album du duo folk-rock **Pete Ross & the Sapphire**, ça ne se refuse pas. Il s'appelle "The boundless expanse" et paraît sur **312 Music** : www.312music.fr @@@ www.ameanet.org/

Un site hollandais (en anglais) consacré à l'érotisme dans l'art. Dans toutes les formes d'art, peinture, sculpture, dessin, photographie, bande dessinée. Depuis les premières civilisations, l'érotisme a toujours été une importante source d'inspiration pour les artistes. Il n'est que de voir certaines oeuvres grecques, romaines, chinoises, entre autres, pour s'en rendre compte. Ce site se veut donc une vitrine pour quelques artistes contemporains. Il se fait également l'écho d'événements ou d'expositions. Et n'oublie pas non plus de se pencher sur le passé, **André Collot**, **Bernard Montorgueil**, **Jean-Charles Gervaise de Latouche** (illustrateur de l'ouvrage anonyme "Histoire de Dom Bougre", paru en 1748), **Félicien Rops** (admiré

entre autres par **Baudelaire**), l'allemand **Georg Grosz**, l'autrichien **Peter Fendi**, **Borel** (illustrateur d'une édition hollandaise de "Juliette" de **Sade** en 1789), **Toulouse-Lautrec**, **Paul-Emile Bécot** (illustrateur d'un roman des années 20, "An up-to-date young lady", écrit par **Helena Varley**). Sans oublier des copies de fresques découvertes à Pompéi ou Herculaneum ou encore des gravures chinoises du 18^{ème} siècle.

www.perfectmuse.com/

Site officiel du modèle **Veronika K**, il est presque exclusivement composé de galeries proposant le travail des artistes pour lesquels elle a posé. Photos, bien sûr, mais aussi et surtout art graphique, qu'il s'agisse de dessins, de peintures ou d'art digital. De ce côté, on note une nette prédilection des artistes pour la représenter dans des ambiances de fiction. Ca va de la fantasy pure à l'héroïc fantasy, en passant par le polar ou la science-fiction. Tout y passe, ou presque. Comme elle semble avoir l'art d'attirer les meilleurs graphistes de la planète, ses portfolios sont de haute tenue, un régal pour les yeux. Des centaines d'illustrations. Accessoirement, la belle a aussi inclus une page autobiographique ultra complète, y compris ses mensurations, ses tatouages ou son CV (où l'on apprend qu'elle est diplômée de biologie et d'économie, on est donc loin de la cervelle de moineau).



www.geestrings.de

Site officiel de nos amis allemands the **Gee Strings**, un groupe qui manie l'éloquence punk, la frénésie rock'n'roll et le sex appeal punk'n'roll en un savant mélange de sueur rance et de bière éventée. C'est pas avec eux qu'on risque d'apprendre le macramé. Et quand je dis allemand, c'est pour le côté officiel de la chose, vu que le groupe a connu bien des vicissitudes depuis plus de 20 ans qu'il existe. Aujourd'hui, autour du noyau dur constitué d'**Ingi**, la chanteuse, et de **Bernadette**, le guitariste, on trouve la section rythmique des **Irradiates**, le groupe bisontin, pour les accompagner dans leurs virées européennes. Alors allemands, oui, certes, mais pas que. Quant à Bernadette, il est également devenu le guitariste régulier de **Scott "Deluxe" Drake** (l'ancien chanteur des **Humpers**) pour étancher sa soif de giclées électriques. Ce site, s'il n'a rien d'exceptionnel, propose l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur le groupe, avec les rubriques habituelles, bio, discographie, dates de concert (un peu rares sur scène ces derniers temps, hélas), revue de presse. On complétera avec quelques mp3, et, surtout, avec des tonnes de photos, l'énorme majorité ayant été prise en concert,

histoire de se faire une (petite) idée de ce que peut donner le groupe live. Un indice, c'est pas de la méditation transcendante. Reste plus qu'à attendre qu'un nouvel album vienne nous chatouiller les esgourdes pour être comblé.



<http://users.erols.com/shydoll/lunachicks.htm>

Pendant 12 ans, de 1989 à 2001, les **Lunachicks** furent l'un de mes groupes préférés. Durant cette période, je les ai vu en concert dans 3 pays différents (France, Angleterre, USA), c'est dire si les demoiselles savaient m'émouvoir avec leur punk-rock incendiaire largement arrosé de métal ardent. Pour ceux qui les auraient raté à l'époque, ou qui étaient trop jeunes pour savoir, ce site se révèle une bonne séance de rattrapage. Tout d'abord, il faut savoir que, officiellement, le groupe n'a jamais annoncé sa séparation. Sauf que, depuis 2001, elles ne sont jamais réapparues sur scène, et elles n'ont sorti aucun nouveau disque, ce qui ressemble quand même bougrement à une cessation d'activité. D'autant que, depuis, 2 de ses membres ont mené à bien d'autres projets. **Theo**, la chanteuse, a sorti un album solo peu après la fin du groupe, très quelconque hélas, une sorte de variété disco qui a dû en décevoir plus d'un. En 2006, elle ne fait pas mieux avec un nouveau groupe, les **Skyscrapers**, et 2 albums carrément électro. On aurait pu espérer mieux d'un groupe comprenant aussi un ancien **Toilet Boys** dans ses rangs. De son côté, **Gina**, la guitariste, a elle aussi formé un nouveau groupe, **Bantam**, qui a 2 albums à son actif, dans une veine heavy rock'n'roll déjà plus conforme à son passé. Une page de ce site est d'ailleurs consacrée aux divers projets (pas seulement musicaux) de tout ce petit monde. On trouve aussi une discographie complète (7 albums, quelques singles et EP, et une pleine brouette de compilations), une demi-douzaine d'articles parus entre 89 et 98, des tonnes de photos, une petite bio et une page de liens pour compléter le tout. Faudra se contenter de ça vu qu'il y a relativement peu de chances que les Lunachicks se reforment un jour. Est-ce d'ailleurs souhaitable, depuis tout ce temps ?



FORMATS COURTS

THE JEFFREY LEE PIERCE SESSIONS PROJECT (SP, Glitterhouse Records - www.glitterhouserecords.com)

Après 2 CD consacrés à la redécouverte de chansons inédites de Jeffrey Lee Pierce, que celui-ci avait laissé à l'état de démos, reprises par des artistes toujours bien vivants, eux, Glitterhouse poursuit ce travail, mais cette fois dans un format nettement plus court, avec ce split single. En face A, on trouve une belle association de malfaiteurs. Jugez plutôt. Keith Morris, chanteur de Black Flag ou Circle Jerks, Ty Segall, chanteur, guitariste, batteur, auteur, compositeur à la carrière exemplaire (plusieurs dizaines de disques à son actif alors qu'il n'a pas encore 30 ans), John Dwyer, guitariste des Oh Sees, et Steven McDonald, bassiste de Redd Kross. Du haut de gamme.

Le genre de groupe qu'on rêverait de voir sur scène. Réuni ici en studio pour reprendre "Zonar roze", un morceau qui figurait déjà sur le deuxième CD produit par Glitterhouse, à l'époque repris par Thalia Zedek et Chris Brokaw (tous 2 ex membres de Come). Le quatuor en fait un brûlot bluesy-rock'n'roll tendu comme une corde de mi, intense comme un combat de coqs, à la rudesse farouche. Comme quoi, le talent peut aussi, parfois, s'ajouter en une formule à l'alchimie exemplaire. Sur l'autre face, ce sont les vétérans écossais the Primevals qui se fendent d'un "Girl it's me" bourru et brachante, avec une touche country magnifiée par une guitare slide intermittente. Des Primevals fidèles à eux-mêmes. Surtout quand on sait qu'ils peuvent aligner 3 guitares quand l'envie en prend à Michael Rooney, le chanteur. Et là, ça savate grave.

The SLIT PLASTERS : Quick dynamite party (EP, Chorizo Loco Production - www.chorizoloco.com)

Tiens, les Slit Plasters qui se rappellent à notre bon souvenir avec ce joli EP (vinyl rouge et pochette élégante). Un format qu'ils affectionnent puisqu'il s'agit de leur quatrième effort en ce sens (en trichant si l'on y ajoute le single de 2009, mais on ne va pas chipolater pour si peu). La recette des nancéens reste la même, un garage-punk déglingué et frappadingue qui s'autorise quelques virées free-lance dans des contrées que seuls les plus inconscients des aventuriers oseraient explorer. Essayez d'imaginer la tête du rejeton issu de galipettes adultères entre les Fuzztones et les Melvins et ça devrait vous donner une petite idée de ce que nos 4 vierges vaticanes sont capables de produire dès qu'ils sont sous l'emprise de substances pas très catholiques. Quand on abuse de l'encens, ça laisse des traces du côté du cortex, quant aux bijoux de famille, je préfère ne pas m'étendre sur le sujet, tout juste vous préciserai-je que les argousins semblent plutôt fiers de leur équipement, mais comme j'irai pas vérifier.

The TRAP : Is set ! (CD, Closer Records)

Bon, on va oublier pour quelques minutes que la Suisse est un pays légèrement fascinant (en même temps, on n'a pas non plus grand-chose à lui envier de ce côté-là, hélas), dont les banques ont élevé la fraude fiscale au rang de sport national, pour se souvenir que le pays compte aussi quelques furieux combos méchamment rock'n'roll. Dans le genre, the Trap est plutôt une sympathique découverte. L'écoute de leur premier album me fait le même effet, aujourd'hui, alors que je suis censé être devenu adulte depuis un bon moment, que mon premier carré de chocolat (bonne spécialité du pays, faut être honnête) quand j'étais marmot, c'est dire. Et le chocolat, je ne m'en suis toujours pas lassé, y a donc pas de raison qu'il n'en aille pas de même avec ce disque, et ce groupe. The Trap, c'est un rock'n'roll bien grognon, plutôt velu (à l'image de quelques-uns des membres du groupe, qui semblent eux aussi avoir dépassé le stade de l'adolescence depuis suffisamment longtemps pour ne plus souffrir de problèmes d'acné), salement pêchu. Un rock'n'roll vintage qui fait la part belle aux guitares, aux riffs chafouins, aux mélodies bien en chair, avec la petite touche de modernité qui nous fait dire que leur horloge biologique n'est pas restée bloquée sur un passé révolu. S'il est toujours utile de se rappeler les temps anciens, au moins pour y puiser son inspiration, il faut aussi savoir aller de l'avant et regarder au-delà de la ligne bleue des Alpes. Le petit plus de the Trap ? Un harmonica volubile qui met certes une touche de rhythm'n'blues dans le barnum, mais qui nous renvoie surtout à l'étude de quelques autres combos adeptes de l'instrument, comme le J. Geils Band première période (avant qu'ils ne sombrent dans le rock FM) et le fabuleux Magic Dick, comme la première mouture d'Eddie & the Hot Rods et l'indomptable Lew Lewis, voire comme certains trucs primitifs des Rolling Stones, quand Mick Jagger n'avait pas encore viré ballerine faisandée. Tout ça nous donne un album enflammé, mouvementé et ébouriffant, qu'on pourrait qualifier de pub-rock'n'roll si l'on osait l'usage de l'étiquette. Et j'ose !

KNOW YOUR PRODUKT (LP, Some Produkt - www.someprodukt.fr)

Une petite compil qui nous entraîne dans un tour de la Gaule rock'n'roll, on ne va pas se plaindre. L'exercice reste un excellent moyen de (re) découvrir quelques groupes dont la notoriété n'est pas toujours à la hauteur de leur talent. Pour ma part, avant réception de la galette, je ne connaissais que 3 des 6 équipes engagées. A tout seigneur tout honneur. Les orléanais de Strong Come-Ons restent parmi la crème du moment avec leur rhythm'n'soul punky et dansante en diable. Si vous ne tapotez pas de l'arpion en les écoutant, je ne vois que 2 options, ou vous êtes sourd (mais les vibrations devraient néanmoins vous remuer les tripes, et donc, par ricochet, déclencher le réflexe archaïque du battement de mesure directement hérité de nos ancêtres

néandertaliens), ou vous êtes de mauvaise foi et je ne comprends pas ce qui vous fait poursuivre l'audition de ce disque. Pour ce qui est des parisiens de Dick Tracy Lord, le pronostic vital est plus réservé. La seule fois où je les ai vus en concert, je n'ai franchement pas été convaincu, et c'est un euphémisme. Le groupe pratique un rock arty un peu trop maniéré à mon goût, impression confirmée par leurs 2 titres. C'est pas encore pour ce coup-ci. Quant à Red Eye Ball, les régionaux de l'étape (le groupe, comme le label Some Produkt, étant originaire de Périgueux), ils se bonifient avec le temps, assénant un rock'n'roll aux contours solides et au trait bien encré. Restent les 3 inconnus, qui ne devraient pas le rester longtemps. Les marseillais de Keith Richards Overdose remportent déjà la palme du meilleur nom. Et quand je vous aurais précisé qu'on trouve là-dedans 3 anciens Hatepinks et 1 ancien Holy Curse, vous aurez vite compris que les gonzes ne font pas dans la gavote provençale, mais qu'ils restent dans une filiation garage-punk qui fleure bon son sud profond. Noisy Neighbours, qui restent les plus mystérieux, même après enquête de voisinage méticuleuse, ne s'embarrassent pas de cas de conscience. Leur rock'n'roll nerveux est sans concession et a tendance à baguenauder dans des contrées où, normalement, aucun touriste ne voudrait mettre les pieds, de peur d'y rester englué. Pensez à quelques foutus gangs américains adeptes de sonorités vénéneuses et boueuses, et vous aurez une bonne idée des bas-fonds dans lesquels ils traînent leurs boots. Not Right enfin (Lot et Garonne) assène un rock groovy qui, en concert, doit faire remuer quelques paires de fesses en une sarabande lascive et polissonne. Une compil pour compléter votre collection de nouveaux groupes préférés, en fonction de vos affinités électives.

STACY CROWNE : Stacy Crowne (CD autoproduit)

Al'écoute du premier EP de ce groupe de Cologne, impossible de ne pas croire qu'ils ne soient pas tombés dans la marmite du rock suédois des années 90 dans leur prime jeunesse. Entre l'énergie power-rock'n'roll des Nomads et la transe mélodique des Hellcopters, Stacy Crowne affiche clairement ses références. En même temps, quand elles sont de cette qualité, pourquoi les cacher ? En 5 titres, le groupe nous offre une belle carte de visite, dorée à l'or fin et imprimée avec soin. Pas d'esbroufe à 2 balles, pas de racolage facile, pas d'artifices cache-misère, juste une poignée de chansons sincères et charnelles, tout ce qu'on demande à du rock'n'roll, de l'irréfutable. La même sobriété est de mise avec la pochette, un gros plan d'un potard de guitare. Là encore, on fait dans l'explicite et l'évident. Y a pas de surprise, on achète ce qu'on voit. Stacy Crowne ne sera probablement pas le groupe du siècle, mais ils se révèlent d'habiles artisans, amoureux du travail bien fait et soigneux dans son exécution. Un bon point.



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

LITTLE BOB BLUES BASTARDS : Howlin' (CD, Dixiefrog - www.bluesweb.com)

Deuxième album (après "Break down the walls" en 2012) de Little Bob avec les Blues Bastards, groupe qui semble s'être définitivement soudé autour de lui depuis quelques années. Petite présentation des personnages, avec le fidèle Gilles Mallet, guitariste déjà là du temps de la Story, l'harmoniciste Mickey Blow, qui souffle dans son engin depuis des temps immémoriaux, et son premier groupe, les classieux Stunners, le contrebassiste Bertrand Couloume, avec sa formation jazz, et le batteur Jérémie Piazza, neveu de petit Bob, mais qui ne doit certainement pas sa place à une quelconque forme de népotisme, mais bien plutôt à ses qualités de frappeur. Un groupe pour lequel Little Bob a écrit un hommage non feint avec le morceau d'ouverture de l'album, un hymne à l'amitié, "We are the Blues Bastards". Ca, c'est dit ! Pour le reste, l'ouvrage assume un retour sur une vie vouée à la musique, plus d'un demi-siècle d'amour inconditionnel du rock'n'roll, depuis le titre de l'album, et la chanson presque éponyme, "I'm howlin'", qui renvoient au premier disque acheté par le jeune Roberto, un album de Howlin' Wolf. Il y avait de quoi frapper son jeune esprit, il ne s'en est jamais remis. Autre regard vers les débuts, "Apaches", du nom de son premier groupe, en 1962, qui lui permettra de jouer jusque sur la scène du mythique Golf Drouot, à Paris. La Story est doublement évoquée. Par la pochette d'abord, 2 vues nocturnes du Havre (en noir et blanc), comme le premier album du groupe, en 76, qui offrait pareillement une vue de nuit du port, en couleurs à l'époque, même délavées par le smog des cheminées d'usine. Second clin d'oeil via la présence, sur "I'm howlin'", du guitariste Christian "Bibi" Delahaye, le premier pistolero de Little Bob Story, dès 74. Quant au dernier regard en arrière, plus récent, c'est à travers la reprise du "Zig zag wanderer" de Captain Beefheart qu'il faut le capter, un Beefheart que les Blues Bastards avaient déjà repris sur "Break down the wall" ("Circumstances"). Pourra pas dire qu'il n'aime pas l'ours californien mister Piazza. Puisqu'on est au chapitre reprise, signalons celle de "The blues are brewing" de... Louis Armstrong. Pétard ! C'est pas par là qu'on les aurait vus chercher leur casse-croûte les bâtards. Sauf que ce morceau, bluesy, évidemment, ne vient pas de n'importe où. En 1947, Louis Armstrong l'interprétait dans le film "New Orleans", en duo avec Billie Holiday, les choses s'éclaircissent. Pour rester dans la sémantique du nom du groupe, on aura compris que cet album est gorgé de blues, bien qu'il n'oublie pas son fiston bâtard (on y revient), le rock'n'roll, les deux mamelles qui nourrissent Little Bob depuis qu'il est en âge de poser le saphir de son pick-up sur un disque, autant dire depuis toujours, ou pas loin. Certes, il ne hurle pas en permanence. Mais hurler n'est pas qu'une question de cordes vocales, on peut aussi hurler avec son cœur ou avec son cerveau. C'est ce qu'il fait dans une poignée de chansons aux thèmes plus graves, en prise directe avec une actualité pas toujours rose, "Sleeping in a car", l'histoire d'une femme obligée de dormir dans sa voiture faute de pouvoir se loger plus décentement, "Only liars", dénonciation en règle des politiciens, tous menteurs professionnels, "la plus grande des mafias" comme le dit si justement Little Bob, ou encore "You better run", hommage à tous ceux obligés de fuir leur pays et leurs racines, pour quelque motif que ce soit, et Bob sait de quoi il parle, arrivé en France à l'âge de 12 ans, en provenance de son Italie natale, que son père, militant anarchiste qui avait combattu les fascistes de Mussolini, avait quitté en espérant trouver une vie meilleure sur les bords de la Manche.

MOOLBEAT : Moolbeat (CD autoproduit)

Une fois esquissé un léger sourire à la découverte du jeu de mot fragilais servant de patronyme au groupe, on s'intéresse aux 6 titres de cet album, qu'on subodore être le premier de la coterie de Nevers, vu qu'il n'a pas de titre générique, qu'il est autoproduit, et que la pochette présente un bienveillant côté artisanal et fait-main. Musicalement, Moolbeat picore à droite à gauche, entre punk, hardcore, indie rock, post-punk, avec une louche de screamo ou une larmichette de rock alternatif. Envoyé comme ça, sans précaution, ce côté fourre-tout peut faire peur, il n'en est rien. Les gaillards sont suffisamment sûrs d'eux pour marier les saveurs et les plaisirs en une demi-douzaine de cocktails incisifs et rageurs. Le chant, pète-sec et en français, a le bon goût de ne pas être trop en avant, se moulant dans l'ensemble, devenant, de fait, un vrai quatrième instrument (je vous laisse le soin de deviner quels sont les trois autres, un indice, Moolbeat est bel et bien un groupe de rock). Quant à la thématique des chansons, elle est résolument "engagée", dénonçant du beau ("Moolbeat"), du chasseur ("Corps de chasse"), du faf ("Légion roumaine", sur la sinistre Garde de Fer qui sema la terreur dans le pays entre les 2 guerres, mais ça peut s'appliquer à d'autres extrémistes en d'autres lieux et à d'autres époques, les exemples ne manquent pas, encore aujourd'hui), ce qui n'exclue pas un certain humour au second degré pour terminer sur une note moins noire, c'est le cas de le dire ("La symphonie en la").

The GUARDOGS : Beware of the dog (CD, Black Desert Records - www.blackdesertrecords.com)

Dans certaines contrées, se faire traiter de chien n'est pas une insulte anodine. Sous nos latitudes tempérées, le qualificatif est plus banal. Au point que le quintet nantais n'a pas hésité à s'en affubler, certes en lui adjoignant un épithète qui arrondit les angles, les corniauds de rue à la réputation douteuse devenant d'héroïques chiens de garde. La lexicologie permet bien des pirouettes. Tout ça pour dire que ça fait 2 ans que les cerbères montrent les crocs sur scène, défendant leur pâtée à base de rock'n'roll puissant et arrosée d'effluves stoner non moins goûteuses. On comprend qu'ils gardent un œil méfiant sur leur gamelle. Manquerait plus qu'un cabot errant vienne leur licher leur pitance. On en a connu qui se sont fait les chicots sur de la chair fraîche pour moins que ça. D'ailleurs, plutôt que de laisser se gâter la bonne soussoupe, nos mâtons ont fini par se décider à la pérenniser, et en ont fait 2 EP, habilement regroupés sur ce qu'il faut considérer comme leur premier album. Le EP inaugural (3 titres) est paru en 2014, en autoproduction. Profitant de leur signature sur Black Desert, et de l'enregistrement de 5 titres supplémentaires, groupe et label ont regroupé le tout sur un seul et même disque. Ce qui ne nuit nullement à l'homogénéité de l'ensemble. Le groupe est encore jeune, et ces 2 enregistrements sont suffisamment proches pour qu'il n'y ait pas de hiatus dans l'affaire. Ils n'auraient pas précisé l'origine temporelle de ces titres, on n'y aurait vu que du feu. Pour le fun, si ce disque se décline en CD, il existe aussi en version clé USB en forme de nonosse, un trait de génie. Je vois déjà quelques roquets creuser un trou au fond du jardin pour la garder au frais. Et si on l'oublie au milieu des salades, un archéologue du futur la retrouvera peut-être dans quelques millénaires, se demandant, perplexe, à quelle race le machin aurait bien pu appartenir, conjecturant sur une espèce canine inconnue, entre le chihuahua de combat et le bas-rouge de salon. Je ne suis pas sûr que Darwin ait réellement pensé à toutes les implications induites par sa théorie évolutionniste. Pour le coup, notre archéologue d'après-demain ferait oeuvrer créationniste, avec tout le bordel mystico-religieux allant avec. Si, dans 55 703 ans, une nouvelle guerre de religion éclate sur terre, on saura que les Guardogs en furent peut-être responsables. Merde, les gars, vous auriez pu faire gaffe avant de vous lancer dans la contrebande d'os à moelle.

Johan ASHERTON'S DIAMONDS : Johan Asherton's Diamonds (CD, Pop The Balloon)

30 ans après la fin des Froggies, et après une bonne douzaine d'albums solo, Johan Asherton repique à la vie de groupe. Ca le titillait depuis un petit moment. Il avait envisagé un temps un ensemble à tendance glam-rock, mais c'est finalement avec une famille classiquement rock'n'roll qu'il revient aux affaires. Un groupe pas si éloigné des derniers efforts des Froggies, ni, bien sûr, des chansons les plus électriques de sa discographie solo. On ne se refait pas. La différence tient au fait que, là où il s'entourait souvent de musiciens invités sur ses albums solo, cette fois c'est un vrai groupe, homogène, qu'il a réuni autour de lui, et avec lequel il a déjà donné plusieurs concerts pour se rôder. Parmi eux, notons la présence du guitariste Terry Brisack, adepte de sonorités typiquement américaines, entre country et rock'n'roll primitif, du batteur Jean-Claude Poligot, un vieil ami de Johan, qui était déjà avec lui sur ses 2 premiers albums solo à la fin des années 80, Pascal Favriou, multi-instrumentiste dégourdi au classique et au jazz, qui tient le piano, sans oublier quelques visiteurs prestigieux, comme la chanteuse Marie Chevalot, habituée des interventions vocales sur les disques de Johan, Patrick Chevalot (le papa), qui a dépoussiéré son harmonica sur "May first", accessoirement l'un des meilleurs titres du disque, Patrick qui est aussi l'inamovible producteur de Johan depuis le premier album des Froggies, et qui occupe évidemment ce poste sur ce disque, sans oublier une section de cuivres. Tout un petit monde assemblé pour célébrer une certaine idée du rock'n'roll, à forte tendance americana. La plupart des chansons sont des mid-tempi, à l'atmosphère posée, à l'attitude nonchalante, à l'esprit serein. Avec la voix grave de Johan, on peut penser à du Lou Reed apaisé ("Talk of the town"), avec les limpides accords de guitares, on se remémore certaines ballades de Marc Bolan ("Leah"), avec les rythmiques implacables, on pense aux Stones du tournant 60's/70's, quand Keith Richards était le véritable architecte sonore du groupe (le cuivré "Lonely feeling"). Mais ce ne sont là qu'influences esquissées, impalpables, ce qui ressort avant tout, c'est le talent de Johan à composer des chansons finement ciselées, irrésistibles et savoureuses, avec l'esprit qui l'anime depuis plus de 3 décennies. Il a juste redonné une certaine ampleur électrique à sa musique, là où, ces derniers temps, il avait préféré l'introspection folk pour s'exprimer. Le fond reste le même, la forme a légèrement évolué. Le disque, en tout cas, s'inscrit pleinement dans la démarche artistique de Johan, empreinte de sincérité, de pertinence et de rectitude.

The BOATSMEN : City sailors (LP, No Balls Records - www.no-balls-records.com)

Sur la photo qui orne le verso de la pochette de leur deuxième album, les Boatsmen arborent fièrement leurs Perfecto patinés par le temps, histoire de clairement annoncer la couleur (outre le noir du cuir), nos fiers soudards font du rock'n'roll, qu'on se le dise ! Originaires d'Örebro (comme Millencolin et Nasum), l'une des rares grandes villes suédoises plantées à l'intérieur des terres, au milieu des lacs et des forêts, les Boatsmen semblent donc bien mal porter leur nom, mais cet isolement territorial est probablement aussi à l'origine du côté rustique de leur musique, un rock'n'roll mélodique fièrement enraciné dans une continentalité qu'on trouve aussi chez les groupes allemands, ou chez certains groupes américains ayant grandi loin des côtes océaniques. Ce n'est pas tout à fait pour rien qu'ils revendiquent une filiation avec le MC5, même si le côté sauvage de ces derniers n'est guère évident à l'écoute. Sur scène, il en va autrement, nos marins d'eau douce faisant parler la sueur, la poudre et la bibine (l'une de leurs chansons ne s'intitule pas "I like to drink" pour rien) sans se soucier des éventuels dommages collatéraux. Le groupe est emmené par le chanteur-bassiste Hakan Ficks, qui tient aussi la 4 cordes chez Durango Riot, aux tendances un chouia plus hard, mais qui confirme que l'on n'est pas franchement chez les Bisounours avec tous ces gredins. Et puisque le disque paraît chez No Balls, il va de soi que l'édition, comme d'habitude, est soignée, avec une pochette signée du graphiste STE, et la musique gravée sur une cire blanc sale du meilleur effet.

HAYSEED DIXIE : Hair down to my grass (CD autoproduit)

Hayseed Dixie est la plus belle imposture musicale depuis que U2 se piquent de croire qu'ils sont de la même veine que Motörhead ou les Ramones. La bande à Bono a juste oublié qu'une seule chanson de ces sagouins vaut mieux que leur discographie complète. Le rock'n'roll, on l'a dans le sang ou on ne l'a pas, et c'est pas parce qu'on porte des lunettes noires et qu'on se fait interviewer à longueur de DVD pour discuter des mérites comparés de Lemmy ou de Joey Ramone qu'on devient pour autant un pur adepte des sonorités électriques. Fuck Bono ! Fuck U2 ! Mais je me monte le bourrichon, et j'en oublie le sujet de cette chronique. Hayseed Dixie, donc. Une imposture qui confine au brio aurais-je dû préciser derechef avant de m'enflammer. Un ramassis de péquenots mal dégrossis qui a grandi au cœur des montagnes Appalaches. Là-bas, on les appelle des hillbillies, une tournure à double tranchant. Musicalement, le terme a de la stature. Socialement, c'est la lose. Hillbilly, c'est plus beau que beauf. Mais, dans ces montagnes reculées où l'on chasse encore l'ours à l'arc, une seule musique a l'heur de plaire aux attardés de la région, le bluegrass, une country primitive, au plus près de l'os, acoustique, et foutrement orgasmique (logique, dans un pays où on fornicque comme on respire, y compris en famille, vu qu'il n'y a rien d'autre à faire durant les longues soirées d'hiver). Encore dans le ventre de leurs mères, les 4 futurs Hayseed Dixie ont donc été biberonnés aux sonorités impétueuses du bluegrass. Ils ont dû aussi emballer sec là-dessus, vu que, dans leur insouciance jeunesse, les pèlerins semblaient plutôt beaux gosses, à en croire les photos qui illustrent le livret de cet album. C'est après que les choses se sont gâtées, pour leur entourage du moins, pas pour nous. Primo, les gugusses avaient l'électricité dans leurs cabanes en rondins, ce qui leur a permis de découvrir le rock'n'roll et, surtout, le hard-rock (et ses doux dérivés). Secundo, aujourd'hui, 15 ans après leurs débuts, ils ont salement morflé, physiquement parlant. La vie au grand air, au fond des bois, à bûcheronner du sapin par paquets de cent, à têter de la gnôle frelatée au cruchon, ou à boucaner sa barbaque fraîchement abattue, ça laisse des traces, ça ravine le groin, ça fait pousser les poils au menton, ça écorne le teint de pêche. C'est sûr qu'on est loin de l'image préfabriquée du yuppie new-yorkais, tartiné au déodorant bio, rasé au triple lame, à l'épiderme gommé au beurre de karité. En même temps, Hayseed Dixie, on ne leur demande pas d'être des gravures de mode, mais de nous avoiner de la double croche barbelée, de nous faire bander les esgourdes, de nous fourrager le bas-ventre, en un mot de nous sabrer du bon vieux rock'n'roll des familles. Seulement voilà, en écumant la grange familiale, les galapiats n'ont pas trouvé la queue d'une guitare électrique. Ça semblait donc mal barré pour devenir la prochaine sensation hard-rockeuse. Eu égard à la région, les ancêtres n'avaient que du traditionnel dans leur dépotier, un violon, un banjo, une mandoline, fallait donc faire avec. Nos mousquetaires (ouaip, ils sont quatre) ont quand même réussi à mettre la paluche sur des trucs un peu plus modernes, une guitare acoustique, et une guitare basse du même tonneau pour compléter l'attirail, et roule ma poule. Hayseed Dixie ferait donc du hard-rock, mais à sa manière, façon bluegrass, vu que

c'est tout ce qu'ils avaient écouté entre le berceau et le dépuclage. Ce qui nous donne aujourd'hui une conjoncture aussi jouissive qu'une soirée tête-bêche avec Clara Morgane. Le principe, c'est de reprendre quelques grands classiques hard-rock ou métal, et de les dégraisser au bluegrass, autant dire qu'Hayseed Dixie, dans le genre OVNI musical, se pose un peu là. D'où son intérêt pour tout amateur de rock'n'roll iconoclaste. Tous les plus grands ont été ainsi moulinés, notamment AC/DC (au départ, le groupe s'appelait d'ailleurs AC/Dixie) et Kiss qui se sont chacun vus dédicacer un album entier de reprises. Cette rondelle, la treizième, une paille en 15 ans de carrière, ne déroge pas à la règle. Sont ici passées au concasseur quelques bluettes signées Journey, Survivor (l'inoxydable "Eye of the tiger"), Europe (le non moins inusable "The final countdown"), Twister Sister, Bryan Adams, Def Leppard, Aerosmith, Bon Jovi, Scorpions (la scie "Wind of change", en allemand, irrésistible), Motörhead ("We are the road crew", monumental), Pink Floyd (bah oui, ça ratisse large question "métal", c'est clair) ou Blue Oyster Cult (l'imparable "Don't fear the reaper"). Certains de ces groupes ont déjà parfois (ou souvent) été repris précédemment par Hayseed Dixie, mais la mine est inépuisable, il y a encore de quoi creuser. Je ne me lasse pas de ce foutu quarteron de tarés. Dans un bon jour, leurs albums peuvent tourner en boucle dans ma cahute en parpaings, au beau milieu de la forêt de béton qui me sert d'environnement naturel, et c'est comme si je me retrouvais téléporté au pays de l'herbe bleue pour pas un rond. Ce qui tombe bien, vu que Mr Spock (ou plutôt son incarnation terrestre, Leonard Nimoy) vient tout juste de calancher.



La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.

